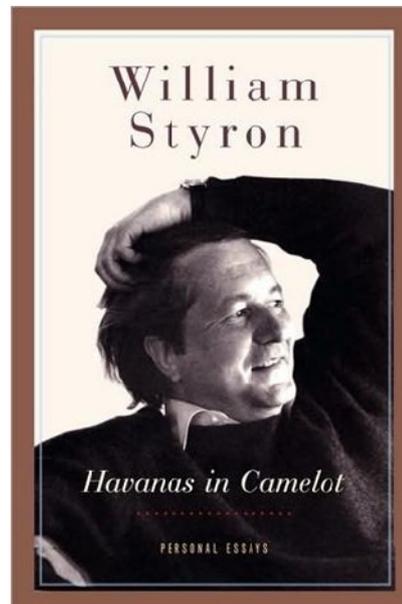
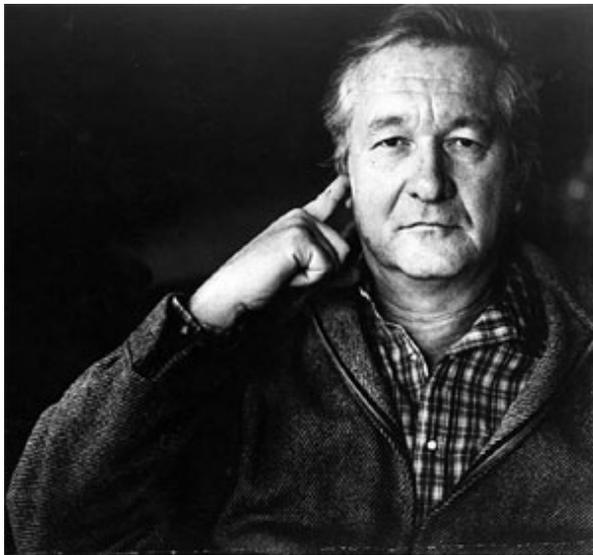


De William Styron : « Des havanes à la Maison-Blanche » (2011)

Par Michel Porcheron

Où il est question, pour la première fois, de cet *aficionado* aux havanes que fut le président John F. Kennedy, violant avec délice l'embargo contre Cuba (1), de l'initiation au cigare de W. Styron, d'un Churchill de JFK et de son humidificateur en noyer, emporté à 574.500 dollars, et aussi de Partagas offerts aux invités de la Maison-Blanche, des arômes d'un Ramon Allones ou d'un Punch, de Marvin Shanken...

William Styron, de la génération de J.D.Salinger, Norman Mailer, Truman Capote ou encore James Baldwin, meurt le 1^{er} novembre 2006 à Oak Bluffs, île de Martha's Vineyard, dans le Massachusetts. Il a 81 ans. « *Peut-être a-t-on déjà commencé à l'oublier* » (Olivier Mony, quotidien Sud-Ouest). Le livre qui le fit vraiment connaître en Europe fut *Le Choix de Sophie* (1979) qui fut porté à l'écran (1982) par Alan Pakula, avec Meryl Streep.

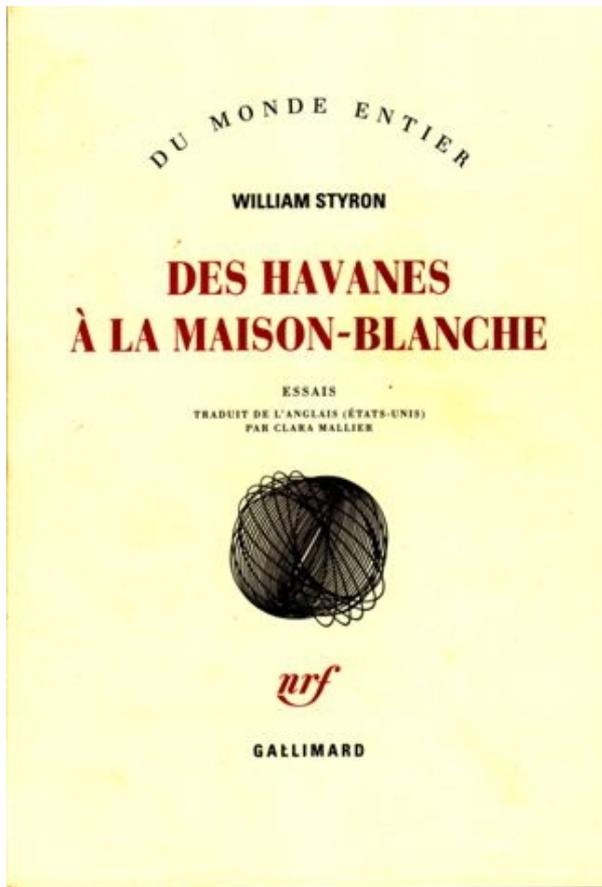


Havanas in Camelot

Plusieurs mois avant le début de la maladie qui va l'emporter, Styron commença, selon l'éditeur, à rassembler des textes pour établir une sélection de ses chroniques personnelles qui avaient été publiées dans quelques grands titres de la presse américaine. Deux ans après sa mort, Rose Styron, sa veuve, décide de publier ces chroniques sous le titre *Havanas in Camelot* (Ed. James L.W. West III) La plupart des 14 textes de cet ouvrage, y compris les titres, avaient été choisis par Styron lui-même.

Pourquoi « **Camelot** » ? **Camelot fut le terme choisi par Jackie Kennedy dans une interview, peu de temps après la mort de son mari, pour évoquer le temps de sa présidence. En référence à Camelot, nom d'une comédie musicale de Broadway que le couple écoutait souvent le soir sur leur tourne-disque Victrola. Dans une lettre de**

janvier 1964, Jackie Kennedy écrit : « *Je pense toujours à Camelot, c'est bien trop sentimental (...) Camelot a existé et ce ne sera jamais plus pareil* ».



La traduction en français a été publiée chez Gallimard, intitulée bien sûr **Des havanes à La Maison-Blanche** (traduction de Clara Mallier, 158 p.) La chronique *Havanas in Camelot* --qui donne le titre au recueil-- fut publiée à l'origine dans Vanity Fair en juillet 1996.

Quand généralement on évoque [William Styron](#), « ce géant américain », on pense inmanquablement à sa descente aux enfers, à l'effondrement psychique dont il fut victime en 1985, échappant de peu au suicide, qui est au cœur de *Face aux ténèbres*, *Mémoire de la folie*, (1990, *Darkness Visible : a Memoir of Madness*), témoignage poignant et mystérieux (2) « *Il cachait une âme d'estropié derrière son habit de lumière: il suffit en effet de relire Face aux ténèbres pour comprendre comment, en quelques jours, un ténor de la littérature peut soudain toucher le fond, parce que la dépression a décidé de le torpiller. Grandeur et mal de vivre. Célébrité et nuit intérieure. C'est sur ces paradoxes que s'est*

construit le destin de Styron jusqu'à sa mort » (André Clavel, revue Lire)

Lire : http://www.lexpress.fr/culture/livre/william-styron-la-voix-de-l-amerique_1045691.html

http://www.lexpress.fr/culture/livre/dans-l-intimite-de-william-styron_1051288.html

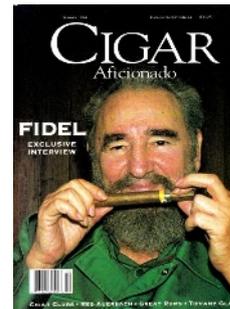
Un William Styron, comme on ne l'a jamais lu

Heureusement le chroniqueur William Styron est nettement moins noir et lyrique, version tragique. Son essentiellement autobiographique *Des havanes à la Maison-Blanche*, inédit en français, est un florilège plutôt drôle, léger, éclectique, aussi varié que personnel, voire intime, mais toujours d'une franchise absolue, qui « *fascine par l'extrême précision de langage, par une quête permanente de la sensation juste* » (Hubert Prolongeau, hebdomadaire Marianne).

Au menu, comme le présente André Clavel, des souvenirs d'enfance, l'épouvantail de la syphilis qui terrorisait les chambrées de soldats, des médicaments miracle qui requièrent les prostates, une réflexion sur les avatars du mot *fuck* dans la littérature d'outre-Atlantique, une élégie anthropomorphique jamais publiée auparavant, en l'honneur d'une chienne nommée Aquinnah et, aussi et surtout, quelques beaux portraits d'écrivains, Truman Capote, « *qui a osé se frotter aux démons de l'âme*

américaine », James Baldwin et Mark Twain, « *mon ancêtre littéraire le plus cher* », et une invitation du flambant neuf président Mitterrand (3)

Mais pour des raisons évidentes, c'est le premier texte (13 pages) du livre, « *Des havanes à La Maison-Blanche* », sur ses rencontres avec le président J.F. Kennedy (1960-1963), qui a retenu notre attention. Une vraie perle. Que Kennedy, initié par son père Joseph, ait fumé des (vrais) havanes, même une fois proclamé l'embargo contre Cuba (qui dure toujours et durci depuis) n'est pas chose nouvelle, mais combien sont-ils à avoir été témoin direct de cette fumante violation délibérée de ce que les Cubains appellent « *el bloqueo* » ? Et parmi ceux là, combien l'ont-ils couché noir sur blanc ?



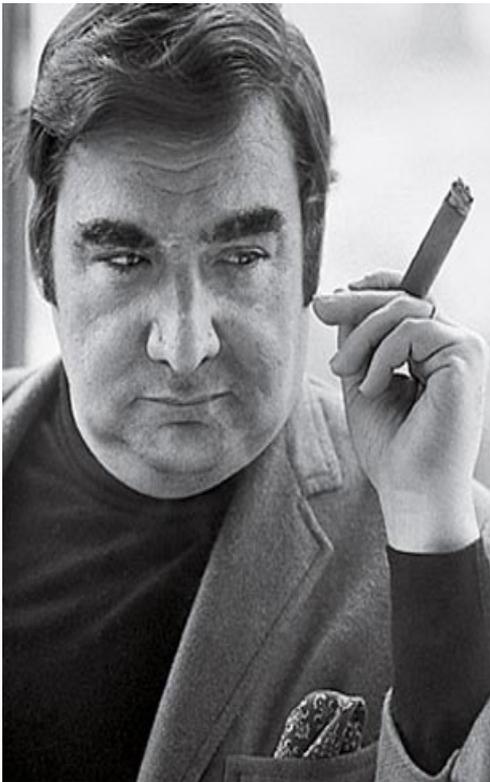
William Styron raconte qu'il s'initie au monde des havanes en se liant d'amitié avec deux membres de l'administration Kennedy, Arthur Schlesinger Jr. et Richard Goodwin. Nous reproduisons avec plaisir ce passage. « *Ils sont tous deux amateurs de cigares si fervents que cette passion me semblait presque constituer une contre-culture propre à la Maison-Blanche. Ils me donnaient des cours sur les cigares chaque fois que je les voyais à Washington. Il n'était bien sûr question que de havanes et, en tant que béotien fumeur de cigarettes, j'étais fasciné mais aussi quelque peu déconcerté par toutes ces conversations autour des cigares, par les éloges dithyrambiques que suscitait un Montecristo d'une certaine longueur et d'un certain millésime, par la description des emballages et de leurs nuances de couleur, par les distinctions subtiles entre l'arôme d'un Ramon Allones et d'un Punch. Au fond de moi, j'enviais ces hommes pour leur dévotion envers une expression du tabac qui faisait de la plante un médium capable de susciter l'extase* »

A la fin du mois d'avril 1962, William Styron – qui n'a jamais été prix Nobel- est invité, avec un petit groupe d'écrivains, à une réception « *qui s'est avérée comme la plus mémorable peut-être du mandat de Kennedy. Il s'agissait d'un dîner officiel en l'honneur des lauréats du Prix Nobel* » [de l'hémisphère Ouest, Pearl Buck est au premier rang]. A l'époque, Kennedy « *ne me connaissait, comme on dit, ni d'Eve ni d'Adam* ».

Du dîner, Styron se souvient tout particulièrement de deux vins français qui furent servis, un puligny- Montrachet 1959 servi avec le premier plat et un mouton-rothschild 1955 qui accompagnait le filet de bœuf Wellington. Du fait de la disposition des tables, Styron était assis à angle droit du président et il n'était qu'à un

mètre ou deux de lui. Styron raconte : « *La Maison-Blanche était tout sauf un lieu non-fumeur, et les béotiens parmi nous ont allumé des cigarettes (...)* De nombreux messieurs assis aux tables environnantes s'étaient mis à fumer le cigare; parmi eux figurait Kennedy avec son Churchill » [sans autre précision. Styron ignorant tout alors des havanes (4), il ne dit rien de plus sur ce havane, qui n'est pas une marque, mais un module. Plusieurs fabriques ont désormais donné le nom de « Churchill » à des havanes de leur production, comme Romeo y Julieta. Il est probable que « le Churchill » de Kennedy ait été un Romeo y Julieta en tube (178 mm de longueur, 18,65 de diamètre, havane très riche et puissant. Pour amateur averti...]

Après le dîner, une fois la réception terminée, Styron et son épouse sont invités à l'étage pour un moment « plus intime » avec le président et Jackie. « *La petite pièce dans laquelle on nous faisait entrer était emplie de fumeurs de cigare et de leurs compagnes* ». Parmi eux, Goodwin(5), Schlesinger, Bobby Kennedy et Pierre Salinger



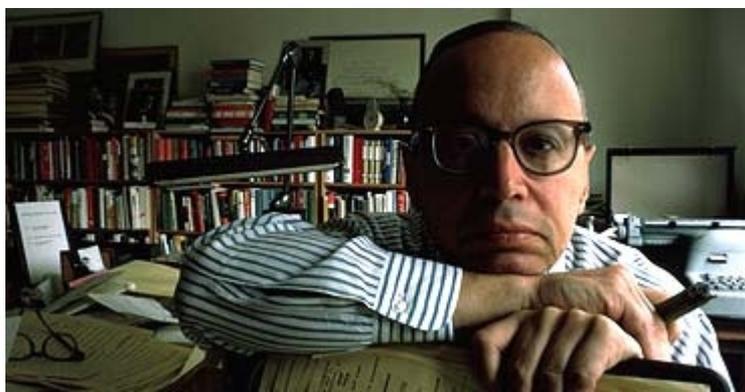
qui eut l'occasion de dire plus tard que JFK fumait « *trois ou quatre cigares par jour, par plaisir. Pas dans des circonstances particulières. En vrai connaisseur. J'ai découvert les havanes avec le président Kennedy* » (L'Amateur de Cigare, novembre 1998).

Styron poursuit : « *Ils se concentraient sur leur havane avec un plaisir tellement évident qu'on aurait pu croire que le dîner entier avait été organisé pour conduire à cet apogée aromatique* ».

Quand JFK arriva, « *il était toujours en train de fumer son Churchill* ». Kennedy « *se balançant doucement [dans son rocking-chair attitré], couronné par des volutes de fumée; telle est l'image détendue et satisfaite que j'ai emportée de lui quand, bien après minuit, nous sommes rentrés en titubant de cette soirée inoubliable* ».

L'été 1963, après « *une lutte sans merci* », Styron arrêta définitivement de fumer ses maudites cigarettes. « *Sous l'influence de mes initiateurs de la Maison-Blanche, je me mettais aussi tout doucement au cigare* »

« *L'embargo contre Cuba, officiellement instauré par Kennedy lui-même, était entré en vigueur; du jour au lendemain les havanes avaient presque disparu, si bien que je m'achetais les cigares qui s'en approchaient le plus et qui étaient alors fabriqués dans les îles Canaries. Ils étaient en fait très bons, et souvent même excellents* ».



En août 1963, William Styron et Rose furent invités cette fois à passer une journée sur le yacht de croisière de Kennedy, le *Patrick J.* A la fin du déjeuner -- « *un repas désastreux, des hot dog froids dans du pain détrempé, des œufs en gelée visqueux* »-- après la glace et le café, « *le président a donné aux hommes des cigares Partagas (6) [sans précision] fabriqués à La Havane et emballés dans des tubes en argent* ».

« *J'ai fait rouler le mien dans mes doigts avec délices, essayant de ne pas sourire de façon trop visible. J'étais conscient qu'il s'agissait d'un objet de contrebande en temps d'embargo sur les produits cubains, et que cet embargo avait été promulgué par l'homme même qui venait de me donner ce cigare* »

Le bon choix de William

« *Le Partagas valait donc d'autant plus la peine d'être conservé dans son tube protecteur, au moins pour un temps, comme un souvenir illicite, une curiosité au parfum de scandale(...) J'ai regardé le président se mettre à fumer avec plaisir, sans aucun embarras. J'ai mis le Partagas discrètement dans ma poche pendant que Kennedy regardait ailleurs, décidant de le fumer lors d'une occasion importante, et j'ai allumé l'un de mes coronas des îles Canaries* ». Peu après Styron « *a ressenti une étrange et fugace tristesse à propos de ce modeste don de Kennedy* ».

Ici, il faut lire avec un intérêt particulier ce qui suit, un paragraphe, qui, on le rappelle, fut publié pour la première fois en 1996. Parti d'une histoire de havanes, William Styron aborde la géopolitique :

« *Tristesse dont je ne comprenais pas l'origine; c'était peut-être le même regret poignant que celui qui m'a fait mentionner plus tard [sans précision], en me souvenant de cette équipée, «les différences irréconciliables, l'animosité féroce qui existait entre Kennedy et Castro. De tous les leaders du monde, le diplômé de Harvard et le marxiste de La Havane étaient ceux qui partageaient le plus d'affinités intellectuelles et personnelles; sans la tempête de l'Histoire du XX e siècle et son étrange déterminisme qui a fait d'eux des ennemis jurés, ils auraient probablement développé une grande estime mutuelle* ».

Styron eut l'occasion de revoir Kennedy au début du mois de novembre 1963, lors d'une élégante réception, un vendredi soir à New York. « *Sur le départ, il m'a lancé un regard et m'a dit en souriant : «Prenez soin de vous. » C'est moi qui aurais dû lui adresser ces mots car exactement deux semaines plus tard, un autre vendredi, il mourait à Dallas. « **J'ai fumé le Partagas à sa mémoire**».*

Quelques années plus tard, fin avril 1966, Styron assiste à une vente chez Sotheby's : il est « fasciné » par la fièvre qui s'était emparé de Sotheby's lors de la vente d'objets estampillés « Camelot ». « *L'un des trophées les plus grandioses, a été l'humidificateur à cigares en noyer de John Kennedy, offert au président par le comédien Milton Berle en 1961 avec une plaque portant l'inscription : « Pour J.F.K. À ta santé et au plaisir de fumer, Milton Berle, 20/01/1961. »*

L'heureux acquéreur s'est trouvé être Marvin Shanken, éditeur du magazine *Cigar Aficionado* (7), qui a dépensé 574 500 \$ pour un objet estimé à 2 000-2 500 \$ par les commissaires-priseurs. « *Quel objet pouvait constituer une meilleure relique pour le patron d'un tel magazine que le coffre dans lequel reposaient les havanes du dernier de nos présidents (8) amateur de cigares ?* »

« Je n'ai jamais vu de mes yeux ce fameux humidificateur mais, les quelques fois où j'ai rencontré Kennedy, je me suis dit qu'il en possédait sûrement un pour protéger sa précieuse réserve car il avait pour les cigares l'extase et la vénération de... eh bien, d'un aficionado(...) Bientôt il devint habituel de voir le président poser, d'un air totalement naturel, un cigare à la main ».

On peut consulter : <http://blog.americanheritage1.com/blog/?Tag=JOHN+F.+KENNEDY+CIGAR>

NOTES

(1) – Dans son texte, William Styron évoque les dates avril 1962 et août 1963.

Le 3 janvier 1961, Eisenhower avait annoncé la rupture des relations diplomatiques avec Cuba. Le 17 avril de la même année, l'expédition armée anticastriste de la Baie des Cochons fut un échec historique, et en octobre 1962, éclatait la crise dite des missiles. Le 3 février 1962 Kennedy avait signé l'embargo économique, commercial et financier contre Cuba. Quatre jours plus tard, Washington interdisait toutes les importations en provenance de Cuba...y compris les havanes et les feuilles de tabac. Mais les premières mesures commerciales anti-cubaines avaient été prises dès 1959.

(2)- William Styron a relativement peu publié. Il écrit son premier roman à 25 ans, *Lie Down in Darkness* (1951, *Un Lit de ténèbres*, 1963), puis *La Marche de nuit* (1963), *La Proie des flammes* (1962), *Les Confessions de Nat Turner* (1969), et *Le Choix de Sophie* (1979). En 1994, il publie *Un matin de Virginie*.

(3)- On retrouve aussi Styron qui fut passionnément francophile, comme invité en mai 1981 lors de la cérémonie d'investiture à l'Elysée et au Panthéon, à Paris, du président François Mitterrand, où il est question d'un Dom Pérignon 1971, d'un Château d'Yquem 1966, d' « un pâté de foie gras truffé des Landes » (en français dans le texte), de délicates pointes d'asperges blanches, de bonne chère et de jolies jeunes femmes « goûts tout à fait louables qui transcendent les partis politiques ». Aucun pays ne l'a mieux accueilli et plus acclamé, honoré, que la France.

D'autres écrivains firent partie des invités, Gabriel Garcia Marquez, Julio Cortázar, Arthur Miller, Elie Wiesel, Carlos Fuentes, Yachar Kemal... Il n'y avait pas d'écrivains français, « de toute évidence, pour éviter les querelles de chapelle et les jalousies »

(4)- Pour le *New York Review of Book*, en 1963, Styron eut l'occasion d'écrire une critique d'un « Rapport officiel de l'Union des consommateurs sur le tabac et la santé publique » (critique reproduite –en 45 lignes-- dans son texte « Des havanes à la Maison-Blanche ») qui est comme une défense appuyée et argumentée du cigare (de bonne qualité) « stigmatisé » dans les Etats Unis d'alors, considéré comme « un fléau », alors que la dépendance à la cigarette « très dangereuse pour la santé », est « encouragée et prônée ». « Les cigares, écrit-il, apportent un plaisir authentique ». Après avoir fait allusion à un « grand Montecristo », il considère que « les bons cigares ne sont pas condamnés à être victimes de préjugés négatifs »....

(5)- À en croire Richard Goodwin, JFK ira jusqu'à laisser sur son bureau une boîte que lui a fait parvenir Che Guevara... Le dernier cigare fumé, il offrira la boîte à Goodwin (qui a joué le rôle de l'intermédiaire).

(6)- Pour son usage personnel, les préférences de JFK allaient plutôt aux panatelas (155 mm) et aux petits coronas (130 mm) avec comme marque favorite H.Upmann, selon la revue L'Amateur de Cigare (novembre 1998) qui indique que « *juste avant de parapher le décret d'embargo, il prend tout de même la précaution de se constituer un stock où il puisera abondamment. Bannissant l'hypocrisie il ne cache pas à ses collaborateurs qu'il continue de fumer des havanes* ».

Pour la petite histoire, on raconte (info ou légende ?) qu'avant le 3 janvier 1961, le dernier ambassadeur US à Cuba, Philip W. Bonsal (nommé en remplacement de Earl T.Smith, beaucoup trop ami de Batista), ne manquait jamais, lorsqu'il venait (souvent) à la Maison-Blanche d'apporter à JFK des bonnes quantités de boîtes de havanes. La valise diplomatique devenait alors un humidificateur de luxe. Une bonne action et, alors, en toute légalité.

Mais il vaut mieux se référer à ce qu'a déclaré Pierre Salinger à Frédérique Hibon-Gosset pour le numéro de l'Amateur de Cigare déjà cité :

-On raconte que, avant l'embargo sur Cuba décrété par John Kennedy, le président s'est fait livrer des havanes en grande quantité.

P.S.-C'est exact. Cinq mois après le début de l'affaire de la baie des Cochons en 1961, qui a été un désastre, le président me convoque un jour en milieu d'après-midi dans le bureau ovale. « C'est très important », dit il. J'arrive. « Pierre, j'ai besoin de cigares cubains.

— Combien ?» ai-je demandé. Réponse : « Mille ! Tu dois les avoir demain matin... » Je connaissais à l'époque les distributeurs de cigares à Washington. J'ai fait mon travail. Quand je suis arrivé à la Maison-Blanche, à huit heures le lendemain matin, le téléphone sonnait. C'était le président. « Viens, m'a-t-il dit. Comment cela s'est-il passé ? — Bien, j'en ai deux mille ! — Ah ! très, très bien », m'a répondu le président. Et il a pris sur son bureau un papier qu'il a signé : c'était le décret instaurant l'embargo sur Cuba



(7)- Dans son numéro **Eté 1994**, **Cigar Aficionado** publiait un long entretien avec Fidel Castro (p.46-59, 8 photos) qui avait été accordé le 3 février à Marvin Shanken au Palais de la Révolution. Une photo-portrait du président cubain a été choisie pour la couverture. Souriant, il hume un Cohiba Lancero qu'il tient entre pouces et index. Il hume seulement. On sait que depuis 1985 il ne fume plus ses havanes.

(8)- Il fallut attendre l'arrivée à la présidence de William « Bill » Clinton pour voir revenir publiquement les havanes à la Maison-Blanche...malgré l'embargo. Mais Hillary C. y interdit tout tabac en 1993. (mp)